



## MAGAZINE

# Atiq Rahimi « Filmer la parole comme acte »

L'auteur de *Syngué sabour* a adapté son œuvre au cinéma avec Jean-Claude Carrière\*. Il nous parle de sa vision du septième art et revient sur la condition des femmes en Afghanistan.

*Vous avez écrit Syngué sabour. Pierre de patience en français, votre langue d'adoption, plutôt qu'en persan. Pour éviter l'autocensure, avez-vous dit, à laquelle prédispose, malgré soi, la langue maternelle. En traduisant le texte en images, quels écueils redoutiez-vous ?*

**Atiq Rahimi.** Au cinéma, est-ce que j'allais pouvoir dire quelque chose de plus ? C'est sur cette question que j'ai d'abord buté. Je ne pouvais me satisfaire de reproduire le propos du roman. Je n'allais pas me répéter. C'est ce premier piège qui m'a fait beaucoup hésiter. De la problématique de l'adaptation, j'avais l'expérience pour avoir tourné le roman précédent, *Terre et cendres* (2004). Il est clair que le cinéma dévoile une autre dimension du récit, une dimension cachée qui ne peut se manifester qu'à travers des images. *Terre et cendres* était dominé par l'attente, par l'expérience du temps. Et c'est ce thème-là que j'avais eu à filmer : le temps, l'attente. Dans le cas de *Syngué sabour*, quand des producteurs m'ont proposé de le porter à l'écran, j'ai commencé par décliner. Parce que, cette fois-ci, je ne voyais pas quelle dimension du récit pourraient mettre au jour les images. Et puis Jean-Claude Carrière m'a appelé. Il estimait, lui, que le roman pouvait donner lieu à un très bon film. Jusque-là, j'entendais dire autour de moi que le livre se prêtait très aisément à une adaptation au théâtre. Non, a objecté Jean-Claude Carrière, un huis clos ne donne pas forcément une bonne pièce de théâtre.

*Syngué sabour* est fondé sur l'histoire d'une femme, sur sa condition, sur ses désirs, sur ses frustrations. Au cinéma, il faut encore faire place à une autre dimension : la parole. Car les informations, je les avais déjà indiquées dans le livre. Tout le monde connaît la condition des femmes en Afghanistan, au Pakistan, en Iran, etc. Filmer la parole comme acte, c'est le langage propre au cinéma. Il fallait filmer



Atiq Rahimi

« Au cinéma, les mots, il faut les mettre en corps »

le corps de cette femme. Le corps, en littérature, c'est spirituel ou abstrait. Alors qu'au cinéma le corps est là, le visage est là, le regard est là. Le corps, en littérature, il s'agit de le mettre en mots ; c'est affaire de suggestion. Au cinéma, les mots, il faut les mettre en corps ; c'est affaire d'incarnation. Si l'écrivain cherche les mots justes pour nommer les sentiments, il revient au cinéaste de donner corps aux sentiments que suggèrent les mots. Et c'est là, à ce stade de la représentation, qu'entre en jeu le troisième piège : le corps de l'actrice. Au début, les producteurs n'envisageaient pas que le film puisse être tourné en afghan. Comme le film devait reposer sur la parole, ils estimaient que ça ne pourrait être qu'ennuyeux et, par conséquent, qu'il ne pouvait être tourné qu'en anglais.

*Comment avez-vous réussi à les faire changer d'avis ?*

**A.R.** Parce que, une fois terminé notre travail d'adaptation, Jean-Claude Carrière et moi-même en avons conclu qu'il était impossible de tourner le film dans une autre langue que le persan. C'est là encore l'autre dimension du cinéma. L'écrivain peut écrire dans une autre langue, mais il n'y a pas d'échappatoire pour le cinéaste. Le cinéma a rapport avec le corps, le temps, l'histoire. Ce corps est dans un milieu social, le décor est sur cette terre. Quoi qu'il fasse, tout prend une dimension sociologique. Mais quelle comédienne pouvait parler cette langue, le persan tel qu'on le parle en Afghanistan, et incarner ce corps ? C'est alors que Jean-Claude Carrière a profité d'un passage de Golshifteh Farahani à Paris pour me la présenter. Sous la direction de Ridley Scott, l'actrice iranienne avait tourné avec Leonardo DiCaprio dans *Mensonges d'Etat*. Il lui est interdit, depuis, de retourner en Iran. Je l'ai rencontrée. Et j'ai hésité, parce qu'elle est très belle, voire trop belle. Or je ne voulais pas que sa beauté l'emporte sur le personnage – autre piège. Nous avons fait des tests. Je lui ai demandé de porter une cicatrice au coin de l'œil droit. Elle

L'écrivain franco-afghan a écrit *Syngué sabour* en français. Pour l'adaptation au cinéma, il a préféré sa langue natale.



CHRISTOPHE BEAUREGARD/SIGNATURES/BENOÎT PEVERELLI

a accepté. Malgré cela, je réservais ma décision. Quand elle a achevé de me convaincre : « Atiq, m'a-t-elle dit, si tu ne me prends pas, j'irai seule jouer ton livre dans les rues de Paris ! » Sa détermination, son audace et son courage ont eu raison de mon hésitation.

**De Jean-Claude Carrière, le coauteur de l'adaptation, vous dites volontiers qu'il est un génie. En quelle occasion, par exemple, s'est-il montré particulièrement éblouissant ?**

**A.R.** Nous avons déjà travaillé ensemble à des scénarios. Lorsque je l'ai prié de m'épauler pour l'adaptation de *Syngué sabour*, Jean-Claude Carrière a commencé par me dire : « Qu'est-ce que tu attends de moi, cette fois-ci ? – Me trahir. » Et il m'a répondu : « Tu seras servi, crois-moi ! » Sans cesser d'être fidèle à l'esprit du livre, il a su en révéler l'autre dimension. Jean-Claude Carrière est le champion des adaptations impossibles. Pour Peter Brook, qui l'a mis en scène aux Bouffes du Nord, il a été capable d'adapter *Le Mahâbhârata*, un monument du patrimoine de l'humanité. Au cinéma, il a connu la même réussite avec *Le Tambour*, réalisé par Volker Schlöndorff, d'après le roman de Günter Grass, ou avec *L'Insoutenable Légèreté de l'être*, tourné par Philip Kaufman, d'après l'œuvre de Milan Kundera. Sans parler de *Cyrano de Bergerac*. Réalisé par Jean-Paul Rappeneau, ce film dialogué en alexandrins est encore l'un des films français les plus vus dans le monde entier ! Jean-Claude Carrière a ce génie : savoir identifier ou créer des situations et des dialogues cinématographiques à partir d'un livre.

**Dans les dernières minutes du film, impossible de ne pas songer à Nadia Anjuman, à qui est dédié *Syngué sabour*. La condition des femmes afghanes a-t-elle progressé depuis 2005, l'année où la poétesse a succombé, à 25 ans, sous les coups de son mari ?**

**A.R.** Les choses n'ont pas beaucoup progressé, malheureusement, en ce qui concerne la condition des femmes. Certes, depuis la chute des talibans, les écoles sont ouvertes aux filles. Il y a désormais des femmes dans le paysage politique afghan, au Parlement, à la radio ou à la télévision. Elles peuvent parler, réclamer, crier. C'est déjà énorme. Il y a des résultats positifs. Très relativement. Car dans l'ensemble, la condition des femmes n'a pas tant progressé. Parce que leur condition, de même que celle des enfants, dépend très étroitement de la condition des droits de l'homme, d'une dimension coutumière et culturelle qui, dans ces régions, pèse de siècle en siècle sur les uns et les autres. Il faut changer tout : la mentalité, l'éducation. Et, à la place d'une culture qui nie l'individualité, introduire une politique fondée sur les droits de l'homme. Il n'y a pas de respect de l'individu. Il appartient à sa famille, à sa tribu, à sa société.

**Est-ce à dire que, en Afghanistan ou au Pakistan, la condition de l'individu, de la femme en particulier, ne s'améliorera pas avant mille ans ?**

**A.R.** Oui, hélas ! Car il ne servira jamais à rien de chercher des solutions politiques pour la région tant que l'individu demeurera privé de ses droits élémentaires. Dans le cas de Nadia Anjuman, c'est sa mère qui a poussé son gendre à la châtier. Nadia faisait partie d'un cercle de poètes et de poétesse à Herat. Sa mère s'en scandalisait. Elle a dit à son gendre : « Tu as pris l'honneur de notre fille. Or tu la laisses traîner dehors et rencontrer d'autres hommes. Tu es son mari. Sauf à être indigne, tu ne peux tolérer le déshonneur de notre famille. » Le mari de Nadia était pourtant un homme instruit et cultivé. Il était enseignant. Mais il est si difficile d'échapper aux coutumes qu'il s'est laissé convaincre. Après la mort de Nadia, il a regretté si fort d'y avoir cédé qu'il a tenté de se suicider en s'injectant de l'essence dans les veines. **Propos recueillis par Philippe Delaroche**

\* En salles le 20 février prochain